

## TABLE DES MATIERES

PRÉFACE . . . . .	9
Malade . . . . .	13
Malade et seul . . . . .	21
<i>Le chrétien malade :</i>	
Pourquoi . . . . .	33
Prends garde . . . . .	45
Soumission . . . . .	59
Paix et joie dans la souffrance . . . . .	69
Témoignage – Service . . . . .	79
CONCLUSION . . . . .	91

## PRÉFACE

*Dans le 1er chapitre de la 2me épître aux Corinthiens vous trouverez un homme qui, traversant les plus douloureuses épreuves, fait monter vers Dieu cette fervente action de grâce : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console à l'égard de toute notre affliction, afin que nous soyons capables de consoler ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu. »*

*L'Apôtre Paul avait fait, au cours de ses épreuves, une intime connaissance du Père des miséricordes et avait éprouvé richement les ressources inépuisables de consolation qui sont en Lui. Il pouvait bénir de ce que le résultat de ses afflictions était de faire de lui un canal de bénédictions pour d'autres, et un moyen d'encouragement pour ceux qui sont dans quelque affliction que ce soit, par les consolations dont il était lui-même consolé de Dieu.*

*Oh ! comme vous avez souvent désiré, chers malades, trouver un cœur qui vous comprenne et qui puisse vraiment sympathiser avec vous. Certes, bien des paroles vous ont été adressées avec le sincère désir de vous encourager, mais elles partaient parfois de cœurs qui n'avaient pas*

*connu vos souffrances, et elles n'allaient pas à votre cœur. D'autres, peut-être, malgré leurs bonnes intentions, ont pu être pour vous des consolateurs fâcheux et n'ont fait qu'aviver votre plaie douloureuse. Ils ne réalisaient pas la profondeur de votre épreuve ou n'étaient pas allés à la source des divines consolations.*

*C'est une sœur de souffrance qui vous parle dans les pages que vous allez lire. Elle a connu, au travers d'une pénible maladie qui a pesé, et qui pèse encore, sur toutes les belles années de sa jeunesse, qui étaient riches en espérance, les luttes qui vous brisent, les heures d'accablement, les moments où le cœur sombre dans le découragement, et les cruelles déceptions succédant aux espoirs rayonnants. Mais elle a été façonnée par la souffrance, mûrie par elle ; elle a appris aux pieds du divin Maître dont la parole calme, soumet, console et réjouit : « Car, en ce qu'Il a souffert Lui-même, étant tenté. Il est à même de secourir ceux qui sont tentés »<sup>1</sup>. N'a-t-Il pas été ici-bas lassé du chemin ?<sup>2</sup> et n'est-Il pas Celui qui sait par une parole soutenir celui qui est las ?<sup>3</sup> C'est à Lui que ces pages vous conduiront. Elles sont, sans aucun doute, un résultat précieux de la longue épreuve de celle qui vous les adresse, le fruit béni d'expériences faites dans le secret de la présence du Seigneur. Elles vous apporteront le baume des divines consolations, par lesquelles votre sœur dans la souffrance a été consolée de Lui.*

*Soyez bien assurés que la dernière chose pour*

---

1. Ep. aux Hébreux 2 v. 18.

2. Ev. de Jean 4 v. 6.

3. Pr. Esaïe 50 v. 4.

*Dieu est toujours la bénédiction : Il abaisse et Il élève<sup>4</sup> ... Il fait la plaie et Il la bande... Il frappe et Ses mains guérissent<sup>5</sup> ... Le soir les pleurs viennent loger avec nous et le matin il y a un chant de joie<sup>6</sup>. Dans les jours de tristesse nous sommes portés à concentrer nos pensées sur la plaie et non sur l'amour qui la bande, sur les pleurs et non sur le chant de joie qui va suivre : mais levons en haut la tête et nous aurons un cantique dans la nuit, en attendant le grand jour sans nuages que désire notre foi. Alors, la peine et le gémissement s'enfuiront pour faire place à une allégresse éternelle.*

*Que le Dieu de toute consolation veuille bénir richement pour vous, chère âme lassée, la lecture de ces pages ; qu'elles apportent un rayon de lumière dans la chambre du malade. Qu'Il veuille aussi, dans Sa riche grâce, bénir l'appel qui est adressé à ceux qui souffrent sans connaître Jésus, et diriger leurs regards vers ce parfait Sauveur, le Bon Berger, l'Ami fidèle et l'espérance de Ses rachetés.*

S. C.

---

4. 1 Samuel 2 v. 7.

5. Job 5 v. 18.

6. Psaume 30 v. 5.

## MALADE !

**V**ISION de tristesse, souffrance : voilà ce qu'évoque immédiatement ce seul mot lorsqu'il est prononcé. On voit une chambre, un lit où repose quelqu'un qui souffre : on voit le docteur, les regards interrogateurs, anxieux ; on entend les questions posées à voix basse hors de la chambre après la visite médicale ; on voit les salles d'hôpitaux, les sanas, les cliniques, et, tout au fond, quoi qu'on fasse pour le repousser, le spectre de la mort qui guette sa proie alors qu'on ne voudrait voir que la guérison prochaine et qu'on l'espère de toutes ses forces.

« Qu'a-t-il ? » « Que dit le docteur ? »..., ces questions sont posées instinctivement quand on apprend que quelqu'un est malade. Et, à ces questions, il y a tant de réponses diverses parce qu'il y a tant de maladies diverses !

Il y a tout le cortège des maladies aiguës depuis les simples gripes jusqu'aux hépatites virales. Elles peuvent être très graves, mortelles. Elles tiennent dans l'angoisse pendant des jours qui paraissent des mois, et puis, si cela tourne bien, c'est le mieux qui, bien vite – quoique trop lentement au gré du malade et des siens – devient convalescence et mène à la guérison complète.

Certes, il y a lutte ; lutte physique intense souvent : l'organisme réagit vivement contre l'intrus, et, aidé par les remèdes, il fait tout ce qu'il peut pour le mettre à la porte ! Il y a aussi lutte morale pour accepter cet arrêt subit, inattendu ; pour supporter la souffrance, la fièvre, la fatigue... Et puis, dès que les symptômes s'améliorent, l'espoir reparaît, cet espoir qui aide à tant supporter ; puis il y a la certitude de la guérison, et enfin la guérison... La maladie n'a été qu'un accident ; on a eu très peur, très mal peut-être, et tout est rentré dans l'ordre.

Mais... il y a les maladies chroniques, celles qui n'en finissent plus et qui durent non seulement des jours, mais des mois, des années ; il y a celles qui déforment et rendent impotent... Ces maladies, il faut les accepter ou les subir, qu'on le veuille ou non, souvent pour des années, quelquefois pour toute la vie. Leur cortège en est bien long aussi, depuis les tuberculoses diverses, les cancers, paralysies, jusqu'à celles qui se cachent tellement qu'il est difficile de leur mettre une étiquette...

Chacune a ses particularités, sa manière de faire souffrir ; chaque malade, enlacé par les tentacules d'une de ces pieuvres, a des réactions, éprouve des sensations différentes de son voisin atteint par la même maladie ; mais toutes ont des lieux communs : c'est la durée, c'est la souffrance, ce sont les améliorations et les rechutes ; c'est la lutte physique, c'est la lutte morale contre cette pieuvre gigantesque qui vous a généralement attaqué par derrière, insidieusement. Elle vous a enlacé petit à petit en vous affaiblissant un peu, puis encore un peu, puis un

peu plus, souvent sans grandes souffrances d'abord et en vous laissant des temps de répit plus ou moins longs, avec l'impression que « cela va mieux », avant de vous faire descendre encore un peu plus bas ; et c'est la lassitude profonde, étrange, que l'on ne peut pas exprimer, cette lassitude démoralisante au plus haut point. Alors, ce sont les visites aux docteurs, les analyses, les radios... Pour les uns, c'est le verdict immédiat, terrible, parce qu'on sait que ce sera long, et parce que l'issue est incertaine... Pour les autres, c'est l'obscurité totale : on ne sait pas ! et cela peut durer... longtemps !

Je ne sais pas ce qu'il y a de plus pénible entre la révélation brutale mais claire d'une maladie définie, longue et terrible, ou ne pas savoir, traîner lamentablement, être sans force, malade, et, par-dessus le marché être suspecté de se faire des idées, de s'écouter ! C'est si facile à dire lorsqu'on est en pleine santé : « Oh ! moi, quand j'ai quelque chose, quand je suis fatigué, je marche quand même, je ne m'écoute pas » : cela vous pose comme quelqu'un de très courageux... On encaisse, mais on comprend ! On ne répond rien, d'abord par politesse, ensuite parce qu'on sent l'inutilité d'une discussion, et puis parce qu'on est trop fatigué ; mais on constate un jour ou l'autre, que ceux qui ne s'écoutent pas — quand ils n'ont rien — sont des loques dès qu'ils ont quelque chose !

Pour le malade, avec les premiers symptômes de fatigue ou de douleur, c'est la lutte qui commence, une lutte avec ses accalmies et ses intensités, mais qui ne cessera qu'avec la maladie,